

Rites apaches de renouveau. La fête du lever du soleil et des Esprits de la Montagne

Joëlle ROSTKOWSKI

Comme l'avenir de la communauté dépendait des femmes de la tribu, les rites de la puberté étaient plus importants pour les filles que pour les garçons. C'est probablement les Apaches qui avaient les fêtes de la puberté les plus élaborées. La fameuse danse des Gans ou (Gahe)... constitue un élément essentiel des rites de la puberté des jeunes filles... les danseurs représentent les Esprits de la Montagne qui sont des intermédiaires entre l'homme et le Créateur¹.

Voici poindre l'aurore dans la réserve apache de la Montagne Blanche. Dans la fraîcheur des premières heures du jour, sous l'infini du ciel de l'Arizona, des groupes se sont formés aux alentours d'un tipi de cérémonie, dressé dans la direction du soleil levant, dont l'entrée est jonchée de fléoles des prés en signe de renouveau. Aux abords du tipi s'élève la voix rauque du chaman scandant les paroles rituelles par lesquelles il accueille la naissance du jour :

*Voici venue l'aurore d'un jour nouveau
Dans toute sa splendeur il se lève sur nous*

C'est alors que commence l'apogée de l'une des cérémonies traditionnelles les plus importantes de la communauté : la fête de la puberté des jeunes filles, dite fête du lever du soleil. Bientôt apparaît à la porte du tipi une jeune fille vêtue d'une longue tunique de daim frangée couleur d'or clair et d'une longue jupe à volants multicolores. La foule est serrée pour l'accueillir en ce jour qui marque son passage vers l'univers des adultes, l'ébauche de sa vie de femme. Tous font cercle autour d'elle alors qu'elle s'avance, sérieuse, silencieuse, au cœur de la foule familière qui est venue saluer en elle l'avenir de la communauté. Son visage est recouvert de pollen et le chaman lance vers la foule des gouttes d'eau colorées de poussière de fleurs. Tandis qu'elle marche à pas mesurés, apparemment indifférente à l'animation de ceux qui l'entourent, le chaman la guide et la bénit, un symbole solaire à la main :

*Le soleil est descendu sur la terre
Il est venu vers elle...
Voici venu un jour nouveau
Nous pouvons accomplir nos visions*

Tout d'un coup surgissent aux côtés du chaman des silhouettes tourbillonnantes, personnages masqués de cagoules de drap noir, dont la tête est couronnée de hautes coiffures en plaquettes de bois ornées de motifs aux couleurs contrastées. Les danseurs fendent la foule en zigzaguant, comme entraînés par une force irrésistible. Leurs mouvements rapides, leur course sinueuse contrastent avec la solennité sombre du chaman et le recueillement placide de la jeune fille. Ils semblent faits d'une essence différente alors qu'ils traversent la foule sans se mêler à elle, mobilisant son attention pendant quelques instants pour lui échapper soudain dans un

mouvement de retrait avant de fondre sur elle brusquement une fois encore. A leurs bras sont attachées des plumes d'aigles. Silhouettes fantastiques et vaguement effrayantes, les Esprits de la Montagne semblent faire fugitivement irruption dans l'univers des préoccupations humaines. Intervenant au point culminant de la cérémonie, ils apparaissent comme les messagers du surnaturel.

Filles du lever du soleil d'hier et d'aujourd'hui

Les témoignages recueillis au sein de la communauté de la Montagne Blanche permettent d'évaluer l'importance de la fête du lever du soleil et de l'intervention des mystérieux Gans (ou Gahe), dits Esprits de la Montagne. La permanence de cette cérémonie, autant que ses inflexions et ses modifications au cours des années, illustre la perpétuation des rites traditionnels en territoire apache, en dépit de leur adaptation aux temps modernes. Il ressort d'une enquête effectuée par les Apaches eux-mêmes en 1983 que la fête du lever du soleil était encore, au début du siècle, l'un des événements les plus importants de la vie des femmes et qu'elle demeure aujourd'hui l'un des rites les plus largement respectés. L'une des doyennes de la communauté de la Montagne Blanche, Hannad Anderson, née avec le siècle, se souvient comme si c'était hier du jour où elle devint « la fille du lever du soleil ». Rétrospectivement, soixante-dix ans plus tard, avec ses cinq enfants, vingt-six petits enfants et cinquante et un arrière petits-enfants, elle se plaît à évoquer la bénédiction qu'elle reçut ce jour-là, quand l'ensemble de la communauté se rassembla autour d'elle pour célébrer son passage dans le monde des femmes. Son récit permet d'identifier certains des éléments qui ont marqué l'évolution et la préservation de la cérémonie :

A cette époque, la cérémonie signifiait que tout le monde souhaitait à la jeune fille longue vie, bonne santé jusque dans la vieillesse et une nombreuse descendance. Elle ne suscitait pas les longs préparatifs auxquels on assiste souvent à l'heure actuelle, avec dîners, échanges de

¹ R. et G. Laubin, *Indian Dances of North America*, p.127.

cadeaux et achats de toutes sortes pendant une période préliminaire qui peut durer plusieurs mois. Autrefois la cérémonie était organisée assez rapidement et pourtant tout était fait à la main. Le rôle des parrains était très important et la cérémonie commençait à partir du moment où les parents de la jeune fille faisaient don d'une plume d'aigle à un couple en lequel ils avaient entière confiance; en prenant la plume, ce couple acceptait une responsabilité déterminante – à la fois matérielle et spirituelle – dans la célébration. Les festivités duraient quatre jours et s'achevaient au matin du cinquième jour; pendant ce temps la jeune fille ne devait ni sourire, ni rire; elle était tenue d'accomplir un certain nombre de tâches, telles que la préparation du maïs, avec un soin particulier et son attitude était considérée comme un gage de ses qualités futures. Elle se levait tôt, allait ramasser du bois et s'empressait d'en rapporter une brassée au domicile de son «parrain». Tout au long de la cérémonie elle devait boire avec une paille spéciale. Elle dansait longuement au son des chants rituels. Le point culminant de la fête était le moment où ses joues étaient recouvertes de pollen (painting ceremony), tandis qu'elle dansait avec son «parrain» dans les quatre directions².

Message d'espoir et signes de désespoir

Faisant allusion au déroulement actuel de la cérémonie, Hannad Anderson prend soin d'ajouter qu'il convient de maintenir la tradition, non seulement en perpétuant l'exécution des gestes, mais aussi en respectant l'esprit même de la fête, ce qui implique le respect de soi-même et des autres. Cette remarque, à laquelle font écho d'autres observations de personnes de la même génération, paraît inspirée par le souci de ne pas voir les biens matériels (cadeaux, repas abondants) se substituer à l'enrichissement spirituel que cette cérémonie mystique et symbolique est censée apporter aux participants. C'est aussi une allusion à l'alcoolisme qui semble en effet accompagner souvent la célébration. A l'époque, ajoutent les anciens, on ne buvait que du *tulibai* (boisson fermentée à base de maïs, ou de fruit de cactus fermenté), jamais d'alcool. Force est de constater en effet, qu'à l'émotion, au recueillement et au voile de mystère et de crainte qui sont associés à la cérémonie s'ajoute la désolation de voir une bonne partie des spectateurs plus ou moins sous l'emprise de l'alcool, certains même effondrés dans les fossés aux alentours. Le contexte sociologique de la fête a évolué et, même si l'on tient compte de l'idéalisation qui a sans doute sa part dans les récits de jeunesse des anciens, on discerne une sorte de désenchantement, comme si la perpétuation rigoureuse de la cérémonie était le fait de quelques-uns, les autres y voyant surtout l'occasion de noyer leurs soucis dans l'alcool. En dépit de la fascination toujours exercée par les gestes rituels, la cérémonie semble aussi refléter les problèmes quotidiens de la communauté: misère, tiraillement entre la préservation des

traditions et l'adaptation à un monde où elles ne peuvent plus avoir la même signification, étiolement des valeurs passées devant les préoccupations nouvelles.

D'autres sources de tension semblent aussi tenir à la rivalité qui se manifeste entre les partisans des religions traditionnelles et les chrétiens convaincus et donc entre l'ascendant des chamans et des prêtres au sein de la communauté.

Constantes et variantes

La fête du lever du soleil connaît des variations notables en fonction des groupes et des circonstances. Mais, parmi les éléments communs à cette célébration au sein des différentes communautés, en particulier parmi les Apaches de la Montagne Blanche et les Mescaleros, on constate qu'il s'agit d'une réjouissance collective, faisant de la puberté des jeunes filles, plutôt qu'une transformation vécue dans l'intimité ou l'isolement, l'occasion de célébrer aux yeux de tous l'ébauche d'une existence adulte et l'espoir de vies nouvelles. Le sentiment d'appartenance se trouve ainsi renforcé, car l'avenir individuel et l'avenir collectif sont unis au sein d'une même célébration. La participation des Esprits de la Montagne ne fait qu'accroître l'importance de la fête du lever du soleil; elle est plus ou moins solennelle selon les cas, mais elle confère toujours une dimension surnaturelle à la fête, avec l'ambiguïté qui marque leur présence, car ils viennent apporter à la communauté des vœux de bonheur et de renouveau, tout en faisant une démonstration de l'emprise qu'exercent sur elle des forces échappant à son contrôle.

Au symbolisme du chiffre sacré (la cérémonie dure quatre jours, les pas de danse sont exécutés dans les quatre directions) s'ajoute le symbolisme des couleurs, la robe de la jeune fille, couleur de daim blond, s'accordant avec la couleur de ses joues recouvertes de pollen, associé à la fertilité. C'est aussi l'or clair du pollen qui colore les gouttelettes d'eau lancées en direction de la foule. Pourtant les anciens rappellent qu'au sein de la communauté de la Montagne Blanche, cette eau colorée de poussière de fleurs, symbole de bénédiction et de prospérité, suscite un recul précipité de l'assistance, car on dit aussi que celui qui en est aspergé voit très vite blanchir ses cheveux.

La cérémonie du lever du soleil connaît des divergences dictées par les conditions économiques, des modulations liées à la personnalité des chamans et des variations en fonction des possibilités matérielles des familles. On note aussi des variantes géographiques qui s'inscrivent dans le cadre général des symboles d'espoir et de renouveau qui sont toujours prédominants. Les quatre jours de fête et les chants et les danses rituels sont entrecoupés de repas, d'échanges de cadeaux et de divertissements qui peuvent différer selon les cas. On respecte parfois la tradition qui consiste à placer devant la jeune fille un panier rempli d'objets sacrés. Elle doit tourner autour de ce panier à quatre reprises puis parcourir quatre fois la distance entre le tipi de cérémonie et le réceptacle des objets sacrés, ce dernier étant à chaque fois un peu rapproché du tipi. Dans l'ensemble, on

² D'après *The Apache Scout*, 28 oct. 1983.



Fig. 1. Réserve apache de la Montagne Blanche, Arizona. *Painting ceremony*, point culminant de la fête de puberté, au cours de laquelle la jeune fille est arrosée d'eau teintée de pollen. Photo Nicolas Rostkowski.

constate que la jeune fille est au bord de l'épuisement à la fin de la fête. Elle est aidée tout au long de la cérémonie par cette femme plus âgée que l'on nomme «marraine» par rapprochement avec le rôle qui est attribué à celle-ci dans la religion chrétienne.

On dit parfois que les Gans interviennent dans la fête de la puberté pour amuser les participants mais il semble bien – en dépit de la présence occasionnelle d'un danseur qui joue le rôle d'un clown – que leur participation soit empreinte d'un caractère solennel. Leurs silhouettes saisissantes, à la limite du grotesque plutôt que du comique, confèrent au rite une force mystérieuse qui dépasse largement le simple divertissement.

Les Esprits de la Montagne ou «ceux qui ne meurent pas»

Les Gans jouent un rôle crucial dans la religion des Apaches de la Montagne Blanche et des autres Apaches de l'Ouest, ainsi que des Chiricahuas et des Mescaleros. Les hommes masqués, dont les danses accompagnent les fêtes de la puberté, perpétuent une tradition ancestrale qui s'est maintenue depuis la Conquête, en dépit de l'interdiction des rites apaches à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Autrefois, les Esprits de la Montagne se manifest-

taient lors de la plupart des événements d'importance, notamment avant le combat et pendant les périodes de crise, en particulier en cas d'épidémie.

Les Gans, ou «ceux qui ne meurent pas» (Goddard 1919: 114), se voient attribuer une origine délibérément floue et mystérieuse. Ils sont décrits comme des êtres d'apparence humaine qui furent sans doute, il y a bien longtemps, «des gens vivant dans la montagne, tout à fait semblables à nous» (McCoy 1985: 53), mais qui auraient acquis une dimension surnaturelle lorsque, confrontés à leur condition de mortels, ils se seraient voués à la quête de la vie éternelle (Goddard 1919: 114). Les Gans sont devenus les gardiens des lieux sacrés, des terres apaches et du gibier et ils viennent apporter un réconfort aux malades et aux personnes en difficulté. Essentiellement bénéfique, leur présence inspire toutefois la révérence et la crainte et, au moment des premiers contacts avec les Apaches, leurs silhouettes mystérieuses plongèrent les Blancs dans la terreur, à tel point que ceux-ci virent en eux les danseurs du diable (*Devil dancers*), des représentants d'un culte voué à des forces sataniques. Déduction hâtive, mais qui valut aux Apaches la réputation d'adorateurs du diable, avant que l'on ne découvre que, s'ils croient en l'existence de nombreux esprits animant un monde surnaturel, ils croient aussi en une divinité suprême, Yúsn ou Ussen, celui qui donne la vie dans le monde visible et invisible.



Fig. 2. Masques noirs et coiffures de bois en forme d'éventail (*fan rack*), caractéristiques de la communauté de la Montagne Blanche. Photo Nicolas Rostkowski.

Les danseurs qui représentent les Esprits de la Montagne apparaissent toujours torse nu, la poitrine souvent ornée de motifs colorés de caractère symbolique évoquant le cosmos : étoile du matin, planètes, foudre, soleil et lune. Au siècle dernier ils dansaient les hanches drapées de peaux de daim frangées descendant jusqu'aux genoux et les pieds chaussés de hauts mocassins. Aujourd'hui, une couverture ou de la toile beige effrangée, et parfois un blue-jean effiloché aux genoux peuvent remplacer la jupe de peau.

Autrefois, des groupes de chasseurs, spécialement chargés d'étouffer rituellement les daims en vue de la cérémonie, assuraient le renouvellement des peaux. Mais, dès 1885, on signale l'utilisation de morceaux de couverture pour remplacer les masques (Bigelow 1958 : 86) et il en alla de même pour les costumes. Déjà, en 1900, des cagoules de toile avaient pratiquement remplacé les masques traditionnels (Reagan 1931 : 329).

On constate que les Apaches s'adaptèrent rapidement aux matières comme aux techniques nouvelles ; c'est ainsi qu'ils passèrent dès la fin du XIX^e siècle des décoctions végétales aux teintures chimiques, simplifiant ainsi la préparation des masques, sans en altérer la valeur rituelle.

La coiffure de bois, entrecroisement de plaquettes dont la hauteur, souvent supérieure à 80 cm, peut atteindre jusqu'à plus d'un mètre, était autrefois

fabriquée en bois de yucca, plante arborescente particulièrement prisée pour la confection des objets rituels, mais il est désormais fréquent d'utiliser du bois ordinaire ou du contre-plaqué. La facture de ces hautes coiffures est variable, leur donnant une allure plus ou moins évasée selon qu'elles reposent sur une base verticale unique ou sur une base horizontale sur laquelle sont fixées deux branches verticales parallèles. Certains observateurs virent dans ces coiffures élancées qui semblent se dresser vers le ciel la représentation stylisée de défenses de cerfs (Harrington 1940 : 157) ou de queues d'oiseaux déployées (Reagan 1931 : 329). Le mot apache désignant cette coiffure signifie « corne », ce qui put renforcer certains spectateurs blancs dans la conviction qu'il s'agissait de silhouettes diaboliques.

Mais les Apaches eux-mêmes rappellent que les Esprits de la Montagne sont traditionnellement les gardiens du gibier – d'où les hautes cornes stylisées – et qu'ils sont considérés, par extension, comme ceux qui veillent sur le bien-être et la prospérité de la communauté.

Responsable de l'organisation de la cérémonie, le chaman se voit chargé de cette tâche à la suite d'une vision. Ayant dormi dans un lieu sacré, il est entré en communication avec les esprits qui l'ont initié à leurs rites et ont insufflé en lui les connaissances qui lui sont indispensables pour la fabrication des coiffures. Les masques et les coiffures de bois sont confection-



Fig. 3. Détail d'une coiffure des danseurs de la Montagne Blanche. On note la plume en décoration frontale et à l'extrémité des plaquettes de bois, ainsi que la silhouette d'aigle qui complète les motifs géométriques. Photo Nicolas Rostowski.

nés en fonction de cette vision et sont conservés en un lieu montagnueux où l'on pense que souffle l'esprit des Gans.

Adhérent étroitement au visage, les masques sont généralement composés de deux morceaux de tissu rassemblés par des coutures latérales. C'est le plus souvent après avoir été enfilés que sont découpés deux trous allongés à l'emplacement des yeux, qui sont parfois surmontés par des perles ou des boutons. Un pendentif de turquoise, un coquillage ou une plume constituent parfois une ornementation frontale. Certains masques sont décorés de motifs peints, fréquemment géométriques, mais comportant aussi des étoiles, des traits en zigzag évocateurs de la foudre ou des croissants de lune. Traditionnellement, les couleurs des motifs étaient liées aux quatre directions, le noir étant associé à l'est, le blanc au nord, le jaune à l'est et le bleu au sud (Opler 1946 b: 276), mais ces normes sont tout à fait librement interprétées, demeurant surtout une indication de la tonalité générale des dessins.

L'influence des Pueblos fut particulièrement sensible sur les Apaches et les Navajos à la suite de la révolte pueblo de 1680 contre les Espagnols; à partir de ce moment-là, des réfugiés pueblos vinrent s'installer parmi ceux qu'ils avaient longtemps redoutés. A la faveur de ce rapprochement, et en dépit d'un passé marqué par les anciens conflits entre noma-

des et sédentaires, les Pueblos acceptèrent d'initier les Apaches à leurs traditions, tandis que ces derniers se révélaient très ouverts à certaines techniques et certains rites de la riche culture pueblo. On voit là l'origine de l'apparition de danseurs masqués, inspirés par les Kachinas, dans la religion traditionnelle des Apaches.

Mais il semble bien que les Apaches n'aient pas modifié la nature profonde de leurs croyances, liée à leur passé de chasseurs nomades. Les Esprits de la Montagne demeurent les Gardiens du Gibier, et la facture des coiffures de bois demeure liée aux cornes et aux défenses des animaux dont dépendait autrefois la survie de la communauté, et qui sont aujourd'hui symboles de prospérité. Profondément ancrée dans le passé des Apaches, la conception même des costumes des danseurs qui personnifient les Esprits de la Montagne demeure à cet égard tout à fait originale.

Comme il a été souligné, «on constate parmi les Apaches des influences profondes venues de l'intérieur, mais jamais d'imitation servile» (Opler 1983: 380). Le rôle du masque demeure différent dans les communautés apaches et parmi les Pueblos. Alors que les danseurs masqués qui incarnent les Kachinas croient vraiment abriter des Esprits dans leur corps, il semble que les danseurs apaches n'aient pas l'illusion de devenir les Esprits de la Montagne.



Fig. 4. Défilé des danseurs personnifiant les Esprits de la Montagne (Gans). On remarque ici la différence de facture entre les coiffures en forme d'éventail (premier plan) et la coiffure d'un Apache Mescalero (au fond), venu se mêler à la fête de la communauté de la Montagne Blanche. Photo Nicolas Rostkowski.

Ils demeurent des hommes, mais ils acquièrent, grâce au masque, un pouvoir à la fois considérable et éphémère. Ce pouvoir, qui ne leur appartient pas, émane de leur présence tant qu'ils personnifient de puissantes forces surnaturelles.

Le masque et le soleil

En associant le pouvoir des danseurs masqués à la cérémonie du lever du soleil, qui exprime tout l'espoir de la communauté dans les générations à venir, les Apaches renforcent la portée de la fête de la puberté, dont on a dit qu'elle était leur célébration la plus solennelle et qui a acquis la réputation d'être la plus élaborée des fêtes de cette nature. Les espoirs humains sont ainsi associés à la conciliation des forces surnaturelles. Les danseurs tourbillonnants, qui furent autrefois comparés aux derviches d'Orient (Bourke 1891: 469–470), apparaissent aujourd'hui comme un lien qui unit les générations passées et les générations à venir. Ils sont aussi étroitement associés à l'histoire apache qu'aux espoirs de renouveau de communautés en voie de mutation. Les vœux exprimés pour la jeune fille à l'occasion de la fête du lever du soleil sont aussi prononcés à l'intention de l'ensemble de la communauté dans l'espoir qu'elle

pourra – en harmonie avec les autres éléments de la création – «accomplir ses visions».

La partie la plus spectaculaire de la tenue des Gans est incontestablement la coiffure de bois, qui est fixée directement sur le masque, ordinairement renforcé en sa partie supérieure par un coussin. Ce coussin, autrefois rembourré ou orné de morceaux de peaux de buffles, est aujourd'hui en tissu. Une lanière passe sous le menton du danseur et maintient en place l'échafaudage de bois. Comme les corps des danseurs et les masques, les plaquettes de bois sont décorées de dessins symboliques où le jaune, le noir, le vert, le bleu et le blanc prédominent. Des branches de genévrier, des plumes, de petits pendants annonceurs de pluie complètent la décoration. Souvent géométriques, parfois figuratifs mais très stylisés, les dessins évoquent la nature dans toutes ses manifestations: soleil, tonnerre, foudre. Des motifs animaliers, assez souvent inspirés par le serpent ou l'aigle (voir fig. 3) peuvent être mêlés aux signes représentant les forces cosmiques.

La confection des masques s'inscrit dans la tradition locale et chaque communauté est caractérisée par un style particulier généralement reconnaissable. Dans l'ensemble, les coiffures de bois des Apaches de la Montagne Blanche et des autres Apaches de l'Ouest sont plus massives et se distinguent par leur facture évasée, en forme d'éventail (*fan*



Fig. 5. Intervention des danseurs incarnant les Esprits de la Montagne pendant la fête de la puberté. On note ici l'éclectisme des costumes (masques blancs et noirs, pagnes et pantalons frangés) et la conjonction des deux cérémonies. Photo Nicolas Rostkowski.

racks). Certaines de leurs coiffures les plus élaborées font aussi penser à des croix et sont parfois couronnées ou ornées de deux fines baguettes obliques fixées sur un support central.

Les coiffures des Chiricahuas et des Mescaleros, plus légères, ressemblent nettement à deux immenses cornes, et sont le plus souvent composées de deux branches parallèles qui se dressent sur un support horizontal central. Au centre, se détache fréquemment une plaquette en forme de fourchette à quatre dents.

Quelle que soit la facture des coiffures portées par les danseurs, elles inspirent dans l'ensemble des communautés la même révérence et ne doivent être utilisées qu'avec respect et à bon escient. C'est ainsi qu'avant d'enfiler son masque le danseur doit se tenir face au soleil levant et l'orienter successivement dans les quatre directions, dans le sens des aiguilles d'une montre. Le pouvoir du masque est réputé être si grand que les danseurs sont convaincus que s'ils en usaient autrement, ils risqueraient d'en perdre la raison.

Le masque et son pouvoir

Parmi les Apaches de la Montagne Blanche et les autres Apaches du Sud-Ouest, ainsi que dans les communautés Mescaleros et Chiricahuas, les mas-

ques jouent un rôle fondamental dans les prières adressées au surnaturel. Il est dit qu'en portant un masque, l'homme peut échapper aux hésitations, aux inhibitions et aux contradictions dont son âme est prisonnière. Grâce au masque, il se libère de lui-même, entre en communication avec les esprits et est en mesure de les contrôler. Le temps de quelques danses, l'homme qui personnifie l'Esprit de la Montagne acquiert une force plus grande, un pouvoir qui le dépasse, sans toutefois devenir l'Esprit qu'il incarne.

La danse des Esprits de la Montagne a été rattachée à la tradition des danseurs masqués de l'ensemble de la région du Sud-Ouest des États Unis, à laquelle on associe en premier lieu les Kachinas des Pueblos, mais aussi les Yeis des Navajos. On a vu dans la danse des Esprits de la Montagne une manifestation de l'influence que les traditions pueblos ont pu exercer sur les Apaches. Il est établi que les Navajos et les Apaches, de langue athabasque, dont l'arrivée assez tardive dans le Sud-Ouest est fixée entre 1300 et 1500, empruntèrent des coutumes aux peuples avec lesquels ils entrèrent en contact et tout particulièrement au riche cérémonial des Indiens Pueblos et à leurs Kachinas, esprits vivants des morts et de toutes les forces mystérieuses de la nature. De même que l'on désigne par Kachinas à la fois l'esprit et le danseur masqué qui l'incarne, les Gans (ou Gahe) des Apaches sont à la fois les Esprits de la Montagne et les danseurs qui les personnifient.

Bibliographie

- BIGELOW J. Jr., *On the bloody trail of Geronimo* (Arthur Woodward Ed.). – Los Angeles: Westerlore Press, 1958.
- BOURKE J.G., *On the border with Crook*. – New York: Charles Scribner's Sons, 1891.
- *The Medicine Men of the Apaches*. – Washington D.C.: Ninth Annual Report of the Bureau of Ethnology, 1892, pp. 443–603.
- COLLIER J., MOSKOWITZ I., *Patterns and Ceremonials of the Indians of the Southwest*. – New York: E. P. Dutton & Co., 1949, p. 81.
- FEEST C.F., *Trinken und Trunkenheit im Indianischen Nordamerika*. Wien: Museum für Völkerkunde, 1983 (inédit).
- FREED S.A. (Ed.), *America's Fascinating Indian Heritage*. – New York: Reader's Digest Association, 1978 (traduit sous le titre *La Grande Aventure des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris, 1983).
- GODDARD P.E., *Myth and Tales of the White Mountain Apache*. – New York: Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, vol. 24(2), 1919.
- HARRINGTON M.R., *Apache «Devil Dance»*. – The Masterkey, vol. 40(4), 1940, pp. 157–158.
- LAUBIN R., LAUBIN G., *Indian dances of North America*. – Norman: University of Oklahoma Press, 1977, pp. 127–130.
- McCOY R., *Gan, Mountain Spirit masks of the Apaches*. – American Indian Art Magazine (Scottsdale, Arizona), 1983, pp. 52–58.
- McGOWEN, K., ROSSE, H., *Masks and demons*. – London: Martin Hopkinson, 1924.
- OPLER, M.E., *The sacred clowns of the Chiricahua and Mescalero Indians*. – El Palacio, vol. 44(10–12), 1938, pp. 75–79.
- *An Apache life-way: the economic, social and religious institutions of the Chiricahua Indians*. – Chicago: University of Chicago Press, 1941.
- *Mountain spirits of the Chiricahua Apaches*. – The Masterkey, vol. 20(4), 1946(a), pp. 125–131.
- *Shamanism in Mescalero Apache Mythology*. – Journal of American Folklore, vol. 59(233), 1946(b), pp. 268–281.
- *The Apachean culture pattern and its origins*. – Washington D.C.: Smithsonian Institution, Handbook of North American Indians, vol. 10, Southwest (Alfonso Ortiz Ed.), 1983, pp. 368–392.
- REAGAN A.B., *Plants used by the White Mountain Apache Indians of Arizona*. – The Wisconsin Archeologist, vol. 8(4), NS, 1929, pp. 143–161.
- *Notes on the Indians of the Fort Apache region*. – New York: Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, vol. 31(5), 1931.
- THE APACHE SCOUT, *The Sunrise dance of the White Mountain Indian Reservation*. – Journal of the White Mountain Apache Tribe, White River, Arizona, 5 August 1983.